FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

26

Année 1904 — N° —

THÈSE

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le Mercredi 9 Novembre 1904, à 1 heure

PAR

Egbert OGÉ

Ancien externe des hôpitaux de Paris
Médaille de bronze de l'Assistance Publique
Interne à la maison départementale de Nanterre

Quelques considérations

SUR

LES RAPPORTS DE LA LITTÉRATURE

ET

DE LA MÉDECINE

(Vulgarisation médicale)

Président : M. BRISSAUD, *professeur.*

Juges : MM. HAYEM et PINARD, *professeurs.*
BROCA (Aug.), *agrégé.*

Le candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur les diverses parties de l'enseignement médical.

PARIS
IMPRIMERIE DES FACULTÉS
A. MICHALON
26, rue Monsieur-le-Prince, 26

1904

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Doyen	M. DEBOVE.
Professeurs	MM.
Anatomie	P. POIRIER
Physiologie	Ch. RICHET
Physique médicale	GARIEL.
Chimie organique et chimie minérale	GAUTIER.
Histoire naturelle médicale	BLANCHARD
Pathologie et thérapeutique générales	BOUCHARD.
Pathologie médicale	HUTINEL. BRISSAUD.
Pathologie chirurgicale	LANNELONGUE.
Anatomie pathologique	CORNIL.
Histologie	Mathias DUVAL
Opérations et appareils	RECLUS.
Pharmacologie et matière médicale	POUCHET.
Thérapeutique	GILBERT
Hygiène	CHANTEMESSE.
Médecine légale	BROUARDEL.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	DEJERINE.
Pathologie expérimentale et comparée	ROGER.
Clinique médicale	HAYEM. DIEULAFOY. DEBOVE. LANDOUZY.
Maladies des enfants	GRANCHER.
Clinique de pathologie mentale et des maladies de l'encéphale	JOFFROY.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	GAUCHER.
Clinique des maladies du système nerveux	RAYMOND.
Clinique chirurgicale	LE DENTU. TILLAUX. TERRIER. BERGER.
Clinique opthalmologique	De LAPERSONNE
Clinique des maladies des voies urinaires	GUYON.
Clinique d'accouchements	BUDIN. PINARD.
Clinique gynécologique	POZZI.
Clinique chirurgicale infantile	KIRMISSON.

Agrégés en exercice.

MM.			
AUVRAY	DUPRE	LEGUEU	RICHAUD
BALTHAZARD	DUVAL	LEPAGE	RIEFFEL (chef des trav. anat.)
BRANCA	FAURE	MACAIGNE	TEISSIER
BEZANÇON	GOSSET	MAILLARD	THIROLOIX
BRINDEAU	GOUGET	MARION	VAQUEZ
BROCA (André)	GUIART	MAUCLAIRE	WALLICH
CARNOT	JEANSELME	MERY	
CLAUDE	LABBE	MORESTIN	
CUNEO	LANGLOIS	POTOCKI	
DEMELIN	LAUNOIS	PROUST	
DESGREZ	LEGRY	RENON	

Le Secrétaire de la Faculté : M. GRISEZ.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MES PARENTS

Témoignage d'affection et de reconnaissance.

A MON FRÈRE

A MES AMIS

A Monsieur le Docteur DESCROIZILLES

Médecin honoraire de l'Hôpital des Enfants-Malades.
Chevalier de la Légion d'honneur

A MES MAITRES DANS LES HOPITAUX DE PARIS

Monsieur le Docteur SIREDEY

Stage 1897-1898. — Hôpital Saint-Antoine. Médecine.

Monsieur le Docteur TENNESSON

Externat 1899-1900. — Hôpital Saint-Louis. Maladies de la peau.

Monsieur le Docteur CHAPUT

Externat 1900. — Hôpital de la Pitié. Chirurgie.

Monsieur le Professeur agrégé BONNAIRE

Externat 1901. — Hôpital Lariboisière. Accouchement.

Monsieur le Docteur BARBIER

Externat 1901-1902. — Hôpital Hérold. Maladies des enfants.

Monsieur le Docteur LE GENDRE

Monsieur le Docteur PARMENTIER

Externat 1902-1903. — Hôpital Tenon. Médecine.

A MON CHER MAITRE

MONSIEUR LE DOCTEUR LAUGIER

Médecin de la Maison Départementale de la Seine.

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

MONSIEUR LE PROFESSEUR BRISSAUD

Professeur à la Faculté de Médecine de Paris.
Médecin de l'Hôtel-Dieu.
Chevalier de la Légion d'Honneur.

INTRODUCTION

Le sujet que nous nous proposons de traiter semble *à priori* peu scientifique ; et nous n'aurions jamais osé l'entreprendre, sans les précieux encouragements que nous avons trouvés auprès de nos maîtres et de nos amis.

Il y a vingt ans, c'est à peine si quelques auteurs avaient étudié dans de rares articles les rapports étroits qui unissent la médecine et la littérature : l'histoire de la médecine était d'ailleurs laissée un peu à l'écart et, sauf quelques érudits, la masse des médecins s'en désintéressait. Tout dernièrement encore le regretté Dr Delpeuch pouvait s'exprimer en ces termes : « L'orgueil de notre temps est en grande partie basé « sur l'ignorance du passé. De toutes les sciences, « la médecine est celle où le défaut d'archives bien « ordonnées, où le manque d'une histoire bien faite « est le plus sensible et le plus à regretter, aucune n'est « plus oublieuse de son passé, ni plus injustement (1). »

1. *Presse médicale*, 1901.

Il n'en est plus de même actuellement. L'histoire de la médecine reprend peu à peu la place importante qui lui est due ; les travaux médico-littéraires ne sont plus comme jadis une rareté : deux revues leur sont presque exclusivement réservées ; des thèses récentes ont étudié la médecine dans *Balzac*, *Montaigne*, et même *Sidoine Apollinaire*.

Il nous a semblé qu'à côté de ces travaux visant tel ou tel point particulier de la question, il y avait place pour une étude d'ensemble, où l'on examinerait les rapports qui ont unis étroitement la médecine et la littérature aux différentes époques de l'histoire, et les divers points de vue auxquels il faut se placer pour les bien considérer.

La littérature, en effet, est non seulement une précieuse source de documents pour l'histoire de la médecine, surtout de la médecine des temps anciens, mais encore elle a toujours été la meilleure vulgarisatrice de certaines idées médicales et en particulier de certains principes d'hygiène, qui sont d'une application nécessaire et constante pour le peuple : c'est elle qui a fait pénétrer dans le public ces nombreux termes médicaux, que nous retrouvons dans le langage vulgaire, c'est elle qui est venue à diverses reprises au secours de certains savants, et leur a permis de faire triompher et admettre leurs découvertes scientifiques (en particulier la circulation) ; c'est elle qui aujourd'hui encore, par le théâtre ou le roman, vient en aide aux médecins et aux sociologues dans leur noble lutte contre la syphilis et la tuberculose !

Tel est l'objet de notre modeste travail. Certes, on y trouvera de nombreuses lacunes et même des erreurs d'appréciation; nous espérons que la bonne volonté dont nous croyons avoir fait preuve nous fera pardonner les faiblesses du style ou l'insuffisance de nos connaissances.

Mais avant de commencer, nous tenons à exprimer toute notre reconnaissance aux Maîtres dévoués qui, pendant cinq années, nous ont prodigué leurs savantes leçons et leurs conseils aussi judicieux qu'éclairés.

Nous voulons surtout remercier tout particulièrement M. le Dr Laugier, médecin de la Maison de Nanterre, dont l'amabilité et la bonté ont rendu si agréable notre long séjour dans son service, et qui nous a appris deux choses que nous espérons ne jamais oublier: le respect du malade et l'honnêteté la plus stricte dans l'exercice parfois si délicat de notre profession.

Enfin nous tenons à adresser tous nos remerciements à M. le professeur Brissaud pour le grand honneur qu'il nous fait en acceptant la présidence de cette thèse.

CHAPITRE PREMIER

Plan.

Le rôle de la littérature dans la vulgarisation des idées médicales est complexe : c'est elle qui a formé le langage médical et la médecine populaires, car « les littérateurs ont été dans toutes les civilisations les meilleurs instituteurs du peuple ». Dans ce but, récemment un nouveau genre littéraire a même été créé, nous voulons parler du roman médical.

Mais là ne se borne pas l'action de la littérature : à plusieurs reprises, elle a contribué à faire triompher, en y intéressant l'opinion publique, certaines vérités scientifiques, que les savants de l'époque se refusaient obstinément à admettre : nous étudierons ce second point à propos de la circulation du sang et de la variolisation.

Enfin l'histoire de la médecine a trouvé dans les littératures anciennes de précieux documents qui lui ont permis de reconstituer les doctrines de la médecine primitive.

Pour étudier ces différents points, nous avons pris comme plan général la division naturelle de l'histoire de la médecine.

Période pré-hippocratique.
Période hippocratique.
Période galénique.
Période moderne.

Nous avons consacré un chapitre spécial au roman médical actuel, en laissant soigneusement de côté la Presse dont la vulgarisation est trop souvent de l'exercice illégal de la médecine : d'ailleurs un congrès prochain doit chercher la solution de ce délicat problème.

Pour développer ce plan nous avons choisi dans la littérature les œuvres qui ont eu le plus d'influence sur leurs contemporains. Nous nous attacherons surtout à esquisser à grands traits les divers aspects de la question et à en tirer quelques conclusions.

CHAPITRE II

Médecine primitive et littérature.

« Les grossières mais judicieuses indications du bon sens vulgaire, nous dit Auguste Comte, sont le véritable point de départ de toute sage spéculation scientifique ». Ainsi l'art de guérir a précédé les hommes de l'art, mais la médecine des premiers hommes était un singulier mélange d'empirisme et de superstitions grossières. Chacun devait donner aux malades les conseils que lui suggérait son expérience, et nous en trouvons la preuve dans ce passage d'Hérodote : « Les Babyloniens transportent les malades sur la place publique, chacun d'eux s'en approche et, s'il a eu la même maladie ou s'il a vu quelqu'un qui l'ait eue, il aide le malade de ses conseils et l'exhorte à faire ce qu'il a fait lui-même ou vu faire à d'autres. Il n'est point permis de passer auprès d'un malade sans lui demander quel est son mal. » (Hérodote, *livre* 1^er^, *ch.* 157.)

Peu à peu la science médicale se crée et devient d'au-

tant moins accessible au vulgaire que ce sont les prêtres qui l'exercent ; mais les lois religieuses, qui sont les premières œuvres littéraires, renferment de nombreuses et souvent judicieuses prescriptions.

La Bible et le Thalmud sont, pour l'époque, un véritable ouvrage de vulgarisation scientifique. La prohibition du porc, les prescriptions hydrothérapiques, l'isolement des lépreux, l'obligation de la circoncision dès le huitième jour après la naissance, l'interdiction des mariages consanguins, et des rapports sexuels pendant les règles, montrent surabondamment que les Juifs avaient des notions très étendues d'hygiène.

Les inscriptions hiéroglyphiques égyptiennes vulgarisaient les mêmes données hygiéniques, elles y ajoutaient des renseignements sur la valeur thérapeutique d'un grand nombre de plantes, en particulier de l'opium et de la mercuriale.

L'hygiène était également enseignée aux Perses, et c'est Hérodote qui nous l'apprend.

« Un citoyen, infecté de la lèpre, ne peut entrer dans la ville ni avoir aucune communication avec ses semblables : tout étranger atteint de cette maladie est chassé du pays... »

« Ils n'urinent ni ne crachent dans les rivières, ils ne s'y lavent pas même les mains et ne permettent pas que personne y fasse rien de semblable ; car ils rendent un culte aux fleuves et les veulent purs de toute souillure. » (Hérodote, *livre* 1^er^, *ch.* 138.)

Il est à l'heure actuelle en France des villes où l'on peut regretter que ce culte soit aboli.

On trouve également dans le *Zend-Avesta* de Zoroastre de nombreuses prescriptions médicales, ainsi d'ailleurs que chez les Hindous dans l'*Ajur-Véda* de Susruta.

Mais l'œuvre réellement littéraire et vulgarisatrice de l'antiquité, c'est ce mélange d'épopée et d'encyclopédie qu'Homère nous a légué sous le nom d'*Iliade* et d'*Odyssée*. Les expressions et les idées scientifiques y abondent. Le professeur Malgaigne, dans un long article paru en 1842 dans la *Gazette des Hôpitaux*, a étudié avec soin l'anatomie et la physiologie d'Homère. Nous y voyons que ce poète connaissait bien son anatomie topographique et qu'il décrit les blessures de ses héros avec une exactitude suffisante. Il fait la distinction entre les plaies contuses et les plaies par instruments tranchants ; il indique la gravité particulière des blessures du foie et les hémorragies redoutables du carpe et du tarse que l'on doit s'efforcer d'arrêter par un pansement compressif après avoir extrait le corps étranger. Il connaît l'action hémostatique de certains dictames et signale la viabilité, à sept mois, de l'enfant de Sthenelius. Il donne au premier chant de l'*Iliade* une longue description de la peste, il signale tout particulièrement les dangers de la contagion. Et pendant des siècles les aèdes ont parcouru tous les pays de langue grecque en récitant des fragments de ces poésies qui instruisaient la foule en la charmant.

Nous voyons également dans Homère qu'il y avait des médecins au siège de Troie. C'est que la médecine commençait à sortir de ses limbes. Les prêtres conti-

nuaient bien à s'en occuper, parce qu'ils y trouvaient une importante source de revenus; mais, à côté du temple, des philosophes s'adonnaient à la médecine spéculative, tandis que dans les gymnases les directeurs s'occupaient de massage et du traitement des fractures et des luxations. La médecine devenait une science que les doctrines d'Hippocrate allaient consacrer définitivement.

CHAPITRE III

La doctrine d'Hippocrate. — Sa vulgarisation.

Hippocrate, né vers 460 (av. notre ère) fut le véritable créateur de la science médicale : exposons sa doctrine en quelques mots, car c'est elle qui, avec les doctrines galéniques, constitue encore à l'heure actuelle le fond scientifique des croyances médicales populaires.

S'il eût en anatomie et en physiologie des connaissances très imparfaites et si ses traités sur les fractures et le traitement des plaies ne sont que le résumé des connaissances acquises par ses devanciers, il eut en revanche des vues très profondes et très nettes sur la pathologie et la thérapeutique. Il créa l'art d'observer et en fit le fondement même de la science médicale. Il attribuait la maladie à la présence, en telle ou telle partie du corps, d'une humeur (principe morbifique) qui à la suite de certaines transformations, parmi lesquelles nous citerons la coction, peut être évacuée à un moment donné (crises, jours critiques). Mais cette

élaboration exige la mise en action d'une force spéciale. Or, pour Hippocrate, cette force n'est autre que la nature, laquelle règle, dans l'état de santé, le jeu et l'harmonie des diverses parties qui constituent le corps, peut suffire à tout et sait trouver toute seule ce qui est nécessaire à l'être. L'intervention du médecin n'a donc d'efficacité réelle qu'en tant qu'il cherche à favoriser les efforts de la nature. Sa thérapeutique était assez simple : à part la saignée et les purgatifs, il conseillait simplement des régimes spéciaux surtout dans les maladies aiguës. Il a laissé encore des traités fort intéressants sur les airs, les eaux et les lieux, et sur l'influence de leurs modifications dans la propagation des épidémies ; il a écrit également un traité sur le tempérament.

Telles sont résumées les doctrines hippocratiques, nous allons montrer comment ces idées se retrouvent à chaque page dans les œuvres des auteurs latins : nous avons choisi la littérature latine parce que la lecture nous en était plus familière et parce que les exemples qu'elle nous fournit nous paraissent suffisamment démonstratifs.

Longtemps les prêtres et les augures furent les seuls médecins des Romains : l'aspect des entrailles des victimes sacrifiées sur l'autel indiquait le pronostic et le traitement des maladies, mais lorsque la Grèce vaincue devint vassale de Rome, tout changea, nous dit Horace :

« *Græcia capta, ferum victorem capit*
« *Et artes intulit, agresti Latio.*

Athènes envoya à Rome ses artistes et ses médecins, et Rome eut alors une médecine reposant sur des bases scientifiques et une littérature. Les médecins grecs exercèrent leur art suivant les préceptes hippocratiques et les écrivains, nourris des lettres grecques, créèrent ces œuvres immortelles qui ont consacré la gloire littéraire du siècle d'Auguste.

Presque tous ces écrivains connaissaient des médecins, certains même vivaient dans leur intimité : tel Horace et Craterus. C'est pour cette raison que leurs œuvres abondent en détails médicaux d'une réelle valeur scientifique : documents précieux pour l'histoire des sciences médicales de l'époque, source féconde d'enseignements pour leurs contemporains.

Ce sont les questions d'hygiène qui semblaient les préoccuper le plus : hygiène corporelle, hygiène de la table, prophylaxie des épidémies.

Les exercices physiques et les bains étaient fort en honneur dans l'antiquité et considérés comme une des sources de la santé, aussi trouvons-nous dans plusieurs auteurs l'éloge de l'exercice et de la propreté.

Nous voyons Horace reprocher à Lydie de corrompre Sybaris en l'empêchant de prendre part aux exercices du Champ de Mars : « Il redoute maintenant la fatigue et la poussière, il fuit les carrousels où ses camarades s'exercent au dressage des chevaux sauvages de la Gaule, il craint les luttes nautiques du Tibre et celles du cirque et du tir à l'arc ; auprès de toi il va perdre sa virilité. » (*Ode à Lydie*).

Retenons cet éloge de l'équitation qu'Hippocrate

recommandait beaucoup et considérait comme le meilleur traitement de certaines affections de la jeunesse. « Le corps est violemment secoué et c'est là une excellente chose dont le résultat immédiat est d'exciter tous les appareils organiques et principalement celui des sens ». (Galien, *Collectorum medicinalium, lib* VI *cap* XXIV).

Quant aux bains, Lucilius les trouve si nécessaires qu'il plaint le malheureux qui en est privé par sa pauvreté.

..... *Hic cruciatur fame.*
Frigore, illuvia, imbalnitia, imperfundia, incuria.
(Satire II.)

« Il souffre de la faim, du froid, de la malpropreté, du manque d'eau pour se laver, du manque de soins hygiéniques. »

Lucilius a su faire comprendre le malaise qu'on éprouve quand la privation de bains réguliers ne permet pas à la peau d'avoir un fonctionnement convenable. Les bains donnent au corps une sensation de bien-être général et n'influent pas moins sur le moral, car la propreté du corps prédispose beaucoup à celle de l'esprit.

Les Romains se livraient volontiers a des excès de table et de boissons et en subissaient souvent les douloureuses conséquences, c'est-à-dire la goutte et les stigmates de l'alcoolisme. Voici comment Horace livre aux méditations de ses concitoyens les principes de tempérance enseignés par Hippocrate :

« Lorsque tu t'es livré à un exercice salutaire, méprise, si tu l'oses, un mets grossier. Souviens-toi que tu t'es trouvé dispos toutes les fois que tu t'es nourri d'un seul plat. Si au contraire tu as confondu les viandes rôties avec les viandes bouillies, les plus douces saveurs s'altèrent et deviennent bile ; ton estomac, livré à la guerre intestine, se charge d'une pituite qui le torture lentement. » (Horace *Odes*). Remarquons en passant l'influence de la théorie humorale « l'estomac se charge d'une pituite ». Nous voyons que le favori de Mécène a d'excellents principes, malheureusement il a trop négligé de suivre ses propres avis, et l'on trouve plus fréquemment dans ses *Odes* l'éloge de la bonne chère, que celui de la sobriété.

Chose curieuse ! Horace a dévoilé dans une de ses pièces légères les méfaits des apéritifs : « Ne buvez jamais de Falerne, mêlé de miel, avant un repas, car, à l'état de vacuité de l'estomac, il ne faut boire que des choses douces. »

Martial a souligné les inconvénients funestes de l'ivrognerie dans l'épigramme suivante : « Phryx, le buveur célèbre, était borgne d'un œil et malade de l'autre ; Héros, son médecin, lui dit : sois sobre, car si tu continues à boire, tu deviendras aveugle. Phryx répondit en riant : alors, adieu mon dernier œil et immédiatement il ordonne qu'on lui verse rasade sur rasade ! Veux-tu connaître la fin de l'histoire ? Phryx but le vin et son œil le poison. »

Vinum, Phryx, oculus bibit venenum.

Dans une autre épigramme il raille sans pitié un malheureux malade de ses excès :

« Voici bien des jours, Lentinus, que la fièvre ne te quitte pas ; tu te désoles et tu voudrais savoir quand elle disparaîtra. Or elle va à la promenade avec toi, elle va au bain, elle mange des champignons, des huîtres, de la tétine de truie et du sanglier. Elle se grise continuellement de Falerne et de Sétia, elle ne boit le Cécube que glacé ; elle ne se couche que sur la rose et l'ammomum, elle ne dort que sur la pourpre et la plume. Elle a l'air de tant te plaire, elle est si bien traitée chez toi, voudrais-tu par hasard que ta fièvre donne la préférence à ton voisin ? »

C'est ainsi que les poètes essayaient de ramener les Romains aux saines habitudes de la tempérance : les excès de table et de boisson engendrant toujours la goutte et l'alcoolisme. Ces deux affections étaient d'ailleurs très fréquentes à Rome ; presque tous les riches étaient podagres. Quant à l'alcoolisme, il exerçait déjà ses ravages et nous trouvons un bon tableau des hallucinations alcooliques dans la célèbre allégorie des matelots changés en dauphins, et où nous voyons Bacchus, dans sa colère contre les hommes, se montrer à eux avec des lynx, des léopards et des panthères, attelés à son char :

Quem circa tigres, simulacraque inania lyncum
Pictarumque jacent fera corpora pantherum.

(Ovide.)

Hélas ! les Romains aussi voyaient des bêtes dans leur sommeil ! Et cette image allégorique effrayante exprime bien les hallucinations du delirium tremens, peint admirablement les fantômes qui apparaissent à l'esprit des alcooliques !

Nous trouvons également dans les auteurs latins une question fréquemment traitée et qui avait à l'époque une grande importance, c'est la marche des maladies épidémiques ; nombreuses furent les épidémies qui désolèrent l'antiquité, aussi possédons-nous de multiples descriptions de peste : la peste d'Egine d'Ovide, la peste d'Athènes de Lucrèce, la peste des animaux et le charbon dans les *Géorgiques* de Virgile, le typhus qui ravageait l'armée de Pompée dans la *Pharsale* de Lucain, etc. Cliniquement la mieux présentée est celle de Lucrèce :

« Le mal s'annonçait par un feu dévorant qui se portait à la tête ; les yeux devenaient rouges et enflammés. L'intérieur du gosier était baigné d'une sueur de sang noir et le canal de la voix était fermé et resserré par des ulcères. La langue, souillée de sang, était douloureuse, immobile, rude au toucher. Tous les soutiens de la vie s'ébranlaient à la fois.

Omnia tum vero vitaï claustra lababant.

La bouche exhalait une odeur fétide semblable à celle des cadavres corrompus, l'âme perdait toutes ses forces et le corps languissant paraissait déjà toucher le seuil de la mort.

Le corps tout entier était rouge, une chaleur ardente

se faisait sentir dans tous les organes et une soif inextinguible poussait les malades à se jeter dans l'eau des rivières et à boire immodérément. Puis survenait une agitation considérable, des bourdonnements continuels dans les oreilles, une respiration vive et précipitée, des sueurs profuses, la sécheresse de la bouche, des frissons et de la raideur des muscles des mains. Dans les derniers moments leurs narines étaient resserrées et effilées, leurs yeux enfoncés dans les orbites, leurs tempes creuses, leur peau froide et rude, leurs lèvres amincies, leur front tendu et saillant. La mort survenait vers le neuvième jour. »

A côté de tableaux cliniques comme le précédent, nous trouvons encore dans la littérature latine des notions plus ou moins exactes sur la contagion, la transmission des maladies et la désinfection.

C'est ainsi que Lucrèce avait parfaitement expliqué la cause des maladies contagieuses par la présence dans l'atmosphère d'une infinité de corpuscules de toutes espèces, dont les uns nous donnent la vie, les autres engendrent la maladie et la mort.

« Quand le hasard a fait naître, ajoute-t-il, un grand nombre de ces derniers, l'air se corrompt et devient mortel. Ces maladies actives et pestilentielles nous sont transmises d'un climat étranger par la voie de l'air, comme dans les nuages ou les tempêtes, ou s'élèvent du sein même de la terre, dont les glèbes humides ont été putréfiées par une alternative déréglée de pluies et de chaleur. » Ce sont là les idées exprimées par Hippocrate dans son *Traité des airs et des eaux*.

Lucain, dans la *Pharsale*, donne, comme causes du typhus qui ravageait l'armée de Pompée, la corruption des eaux par les chevaux morts, l'encombrement et les privations ; cette théorie demeure encore entière aujourd'hui.

Quant à Virgile, voici comment il s'exprime dans ses *Géorgiques*, au sujet du charbon :

« Jadis un air pestilentiel, s'embrasant de tous les feux de l'automne, fit périr tous les animaux domestiques et même les animaux sauvages, empoisonna les lacs et infecta les pâturages... Gardez-vous bien de tondre les brebis mortes de la contagion ou de toucher à leurs tissus empoisonnés... Malheur à qui eût osé s'en revêtir ! à l'instant son corps se couvrait de pustules ardentes, de ses membres infects coulait une sueur immonde et bientôt il périssait.

Ardentes papulae, atque immundus olentia sudor
Membra sequebatur...

Il décrit donc très bien et les « Champs Maudits » et l'inoculation de la pustule maligne à l'homme par les matières virulentes des dépouilles des animaux morts de septicémie charbonneuse.

Les agents de désinfection même sont signalés : c'est ainsi que Tibulle nous enseigne que l'acide sulfureux est un excellent procédé de désinfection, lorsqu'on veut purifier l'air d'une chambre de malade :

Ipseque ter circum lustravi sulfure puro.

Par ce qui précède, nous voyons donc que les idées d'hygiène étaient largement vulgarisées dans l'antiquité.

Nous allons examiner maintenant quelques extraits d'auteurs, où sont vulgarisées d'autres idées médicales.

Bien que les maladies nerveuses fussent quasi ignorées à cette époque, il nous semble intéressant de signaler le tableau exact d'une crise d'épilepsie, fait par Sénèque le Tragique dans sa tragédie d'*Hercule Furieux*.

Junon, décidée à perdre Hercule, a eu recours à l'épilepsie. Hercule vient d'être pris brusquement de délire épileptique, non pas de celui qui précède l'attaque convulsive, mais de celui qui en tient lieu complètement, qui se complique d'hallucinations, d'impulsions irrésistibles, de colère furieuse.

« Quel est ce mal soudain ? dit Amphitryon. Pourquoi, mon fils, portes-tu çà et là tes yeux ardents ? »

C'est qu'il aperçoit des ennemis tout autour de lui, les terribles géants se dressent en armes, l'ardente Erinnys fait retentir son fouet et menace sa tête de tisons enflammés.

Dans ce trouble hallucinatoire, il prend ses enfants pour ceux de Lycus et tue l'aîné. Le plus jeune lui demande grâce d'une voix suppliante, il le saisit et le fait tourner autour de sa tête. Le crâne vient se briser sur une pierre et la cervelle va jaillir sur les murailles.

La malheureuse Mégare, femme d'Hercule, tremblante, éperdue, s'échappe en cachant dans sa poitrine son dernier enfant. Il les extermine tous les deux. Il s'acharne sur la mère, lui brise les os et sépare la tête du tronc.

Dans sa douleur Amphytrion vient s'offrir à ses coups. Mais la crise est passée, sa main tremble. Le sommeil s'empare de lui : sa tête fatiguée se penche sur son épaule ; ses genoux s'affaissent et le voilà qui roule à terre de tout son poids...

Vultus in summum cadit
Et fessa cervix capite submisso labat.

Enfin il ronfle... *sopor est* !... c'est la période de stertor.

L'hystérie a fait le sujet de plusieurs épigrammes de Martial. Dans l'une d'elles, adressée à Paulla, voici comment il s'exprime «... Quel plan ingénieux vas-tu tirer ? Toute autre catin que toi dirait qu'elle est hystérique et qu'elle a besoin d'aller prendre les eaux de Sinuesse...

Quas igitur fraudes ingeniosa paras?
Dicet et hystericam se forsitan altera mœcha
Et Sinuessano velle sedere lacu.

En l'an 40 de notre ère, Martial parlait doctement de l'hystérie et en proposait la guérison par l'hydrothérapie.

Nombreux d'ailleurs se rencontrent dans la littérature latine les passages qui s'occupent de thérapeutique ; la plupart ne sont que des formules d'un empirisme grossier. Les purgatifs (en particulier l'ellebore) et la saignée occupaient une grande place dans le traitement des maladies : Ne fallait-il pas modifier les humeurs ? Cette humeur morbifique d'Hippocrate, ces

humeurs peccantes, qui allaient être la base de la pathologie galénique et que nous étudierons dans le chapitre suivant.

Terminons cette étude rapide de la littérature latine en signalant ce fait intéressant que les œuvres des satyriques, Juvénal et Martial en particulier, renferment sur les maladies vénériennes, leurs causes et leur développement, des détails assez nombreux qui ont servi à certains auteurs modernes Daremberg et Rosenbaum en particulier, à démontrer que la syphilis remontait à la plus haute antiquité et sévissait en Europe, bien avant la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb.

Hygiène, thérapeutique, clinique, la littérature latine a tout vulgarisé : elle a contribué dans une large mesure à faire connaître les principales théories hippocratiques. Le grand médecin grec avait des connaissances très imparfaites sur l'anatomie et la physiologie, aussi ces questions sont-elles presqu'entièrement laissées de côté ; mais, en revanche, il avait soigneusement étudié la marche des épidémies, l'influence de l'air, des eaux et des lieux sur elles, et les avantages d'une hygiène saine qui contribue à maintenir en équilibre, dans le corps humain, les forces de la nature, équilibre qui constitue la santé. Et certes, Juvénal n'eût pas été désavoué par Hippocrate, lorsqu'il donnait de la santé cette belle définition toujours exacte :

Orandum est, ut sit mens sana in corpore sano.

CHAPITRE IV

Le galénisme et les auteurs français.

Après quelques siècles de barbarie pendant lesquels les sciences n'avaient trouvé asile que dans les monastères, un mouvement intellectuel et artistique se dessine dans les pays d'origine latine, vers le XIII^e^ siècle. La science médicale en particulier reprend un nouveau lustre d'après les principes de la médecine galénique que l'Ecole d'Alexandrie et la médecine arabe avaient soigneusement conservés et transmis. Nous allons examiner brièvement ces principes qui ont été, jusqu'au XVIII^e^ siècle, considérés par tous les hommes de science comme intangibles et qui constituent encore à l'heure actuelle la base scientifique des idées médicales populaires.

Galien était né en 128 (après J.-C.) ; il a traduit et commenté les ouvrages attribués à Hippocrate et a écrit en plus divers traités où il expose les divers points de sa doctrine. Pour lui, le corps renferme quatre humeurs, dites cardinales : le sang, la bile, l'atrabile et

la pituite. Tant que ces humeurs restent en proportion convenable, la santé sera maintenue ; si, au contraire, la rétention anormale de l'une d'elles dans l'organisme vient à déranger cette proportion, le tempérament se modifie, et la maladie survient. Par exemple un excès de sang amène la pléthore, un excès de bile donne naissances à la cacochymie.

De même qu'il y a quatre humeurs, il y a quatre périodes dans une maladie aiguë ; ces périodes correspondent à des états différents des humeurs. Dans les deux premières les humeurs sont à l'état de crudité ; dans la troisième à l'état de coction ; dans la quatrième elles sont éliminées.

Comme Galien avait disséqué au moins des singes, ses connaissances anatomiques sont assez exactes : il décrit les os, le périoste, les ligaments, les articulations ; il décrit plus de trois cents muscles. Il sait que le cerveau est le siège de l'intelligence, la moelle épinière celui de la motilité. En revanche sa physiologie est un tissu d'erreurs. Le foie, d'après lui, est l'organe central où se fabrique le sang et où aboutissent toutes les veines ; quant aux artères, elles ne contiennent que de l'air ; nous reviendrons plus tard sur ce point.

Au surplus il avait, en hygiène, adopté les doctrines d'Hippocrate, pour lequel il professait une grande admiration.

Les connaissances anatomiques de Galien étaient, comme nous venons de le voir, assez considérables, et il ne faut pas être surpris de l'exactitude avec laquelle l'auteur de la *Chanson de Roland* décrit le trajet des

blessures de ses héros. M. Georges Contenau, qui a analysé cette œuvre importante, en conclut qu'elle a dû avoir une influence considérable et que le public y a trouvé un véritable cours d'anatomie populaire, nous sommes de cet avis ; d'ailleurs toute la littérature du moyen-âge est très exactement documentée au point de vue médical. Cela tient à ce que nos ancêtres connaissaient à fond leur littérature ancienne : ils lisaient beaucoup et observaient encore mieux.

Les chroniques historiques, par exemple, renferment de nombreuses descriptions d'épidémies, d'une grande exactitude clinique, Procope, dans l'*Histoire de son temps*, nous décrit la peste inguinale qui ravagea l'Europe au VI^e^ siècle.

Grégoire de Tours, dans son *Histoire des Francs*, mentionne l'apparition de la variole dont Marius, évêque d'Aventium (570), avait déjà parlé dans ses chroniques.

Joinville, dans ses *Mémoires*, nous a donné de nombreux détails sur la lèpre et voici comme il narre l'épidémie de scorbut qui ravagea l'armée de Saint Louis en 1248 :

« ... Et pour ce meschief et pour l'enfermeté du païs, là où il ne pleut nulle fois goute d'yaux, nous vint la maladie de l'ost, qui estoit telle que la char de nos jambes séchait toute et le cuir d'ycelles devenoit tavelé de noir et de terre, aussi comme une vieille heuse, et à nous qui avions telle maladie venoit char pourrie ès gencives, ne nul eschapoit de cette maladie que mourir ne l'en convenist. Le signe de la mort était tel que là où le nez seignoit, il convenoit mourir. »

Au surplus, nous écririons des volumes s'il nous fallait citer seulement les passages des ouvrages historiques qui relatent les différentes épidémies qui ont ravagé l'Europe. Toutes les épidémies du Moyen-âge suivaient les guerres et les invasions : la variole fut importée en France par les Sarrasins ; c'est une armée romaine, commandée par Pompée, qui ramena la lèpre de Palestine en Italie et si les Croisades n'eurent pas pour résultat d'arracher définitivement le Saint-Sépulcre aux infidèles, elles eurent toujours celui d'occasionner en France une recrudescence évidente de la lèpre et d'y importer probablement la syphilis.

D'autres écrivains, savants et fins lettrés, vulgarisèrent dans leurs œuvres les idées médicales. Les livres de Rabelais par exemple renferment de précieux documents et fourmillent de termes, scientifiques alors, et que nous retrouvons aujourd'hui, comme l'a montré le professeur Brissaud, dans le langage populaire. Ses œuvres ont d'autant plus de valeur qu'il était médecin et l'ami de Guillaume Rondelet, docteur de la Faculté de Montpellier.

Nous ne relèverons pas, cela serait trop long, toutes les expressions médicales de son œuvre, nous renvoyons pour cela à l'édition de Rabelais, annotée par le Dr Brémond, nous allons simplement en dégager quelques grandes idées.

C'est lui qui le premier a cherché à inciter le public à avoir un peu de pitié pour les malheureux syphilitiques qui étaient alors un objet de mépris universel. Leur nombre était grand si l'on en juge par le récit

qu'Epistemon donne de l'enfer où, sans le pape Sixte, il en avait compté plus de cent millions :

« Car croyez, ajoute-t-il, que ceux qui n'ont eu la vérole en ce monde-ci, l'ont en l'autre. »

Il s'élève avec énergie contre l'abus que l'on faisait du traitement mercuriel.

« O quantes fois, dit-il, nous les avons vus à l'heure qu'ils estoient bien oingts et engraissez à poinct, et le visage leur reluisait comme la clavure d'un chargnier, et les dents leur tressaillaient comme font les marchettes d'un clavier d'orgues ou d'espinettes quand on joue dessus, et le gousier leur écumait comme à un verrat que les vaultres ont acculé entre les toilles » (Prologue de Pantagruel).

Et pour accentuer ce sentiment de pitié, il rappelait aux grands personnages qu'ils n'en étaient pas exempts. Nous lisons en effet dans le chapitre XVII de *Pantagruel* :

« D'advantage le pape Sixte me donna quinze cents livres de rente sur un domaine ecclésiastique pour lui avoir guéri une bosse chancreuse qui tant le tourmentoit, qu'il en cuida devenir boiteux toute sa vie. »

La blennorrhagie ne le laisse pas indifférent et il indique un traitement qui est encore à l'heure actuelle le plus bénin que puisse employer le peuple :

« Pantagruel tomba malade et fut tant prins de l'estomach, qu'il ne pouvait boire ni manger, et parce qu'un malheur ne

vient jamais seul, lui print une pisse-chaulde qui le tourmenta plus que ne penseriez : mais ses médecins le secoururent très bien et avecque force drogues lénitives et diurétiques le firent pisser son malheur. »

Dans un autre passage de son livre il traite longuement et avec science les causes qui peuvent amener l'impuissance génitale :

« La concupiscence charnelle, dit Rondibilis à Panurge est refrénée et annihilée par cinq moyens » :

Par le vin, car l'intempérance du vin advient au corps humain, refroidissement du sang, révolution des nerfs, dissipation de semence générative, hébétation des sens, perversion des mouvements qui sont tous impertinence à l'acte de génération.

Secondement par certaines drogues ou plantes, lesquelles rendent l'homme refroidi, maléficié et impotent à la génération.

Tiercement par labeur assidu, car en icellui est faicte si grande dissolution du corps, que le sang qui est par icelui espars pour l'alimentation d'un chacun membre n'ha temps, ne loisir, ne faculté de rendre cette résudation séminale et superfluité de la tierce concoction...

Quartement par fervente étude ; car en icelle est faite incrédible résolution des esprits, tellement qu'il n'en reste de quoi porter aux lieux destinés cette résudation générative et enfle le corps caverneux...

Quintement par l'acte vénérien. Et suis en cette opinion que plus aptement ne pourraient les ermites de la Thébaïde macérer leur corps, dompter certe paillarde sensualité, déprimer la rébellion de la chair, que le faisant vingt-cinq ou trente fois par jour. »

En continuant notre étude nous voyons que Rabelais est un contagioniste très convaincu, mais qu'il ne connaît d'autre prophylaxie contre les maladies infectieuses que la fuite du pays contaminé. C'est ce qu'il fait faire à Pantagruel lorsque celui-ci était dans une ville « où il se trouvait fort bien et y eust demeuré quelque espace, n'eut été que la peste l'en chassa. » Dans un autre endroit il dit : « La cause de la peste a été une puante et infecte exhalaison. »

S'il est galéniste en hygiène, il l'est également en physiologie et il expose tout au long le système de la circulation, tel que l'enseignait Galien ; nous reviendrons sur ce sujet.

Cet aperçu des doctrines médicales de Rabelais, recueillies dans des ouvrages qui furent très lus et méritent de l'être encore, donne une idée de l'influence que le grand écrivain du XVI^e^ siècle a eue dans la formation de la science médicale populaire.

Un seul reproche peut lui être adressé, c'est d'avoir trop célébré la dive bouteille et trop excité « aux beuveries » les amateurs de « purée septembrale ». Certes il n'ignorait pas que la gravelle et la goutte sont la conséquence de ces excès, mais il aurait bien dû employer un peu de sa verve littéraire et de sa sagesse à indiquer à nos ancêtres les dangers des excès de table, qui ne peuvent que favoriser l'éclosion de toutes les manifestations de la diathèse arthritique.

C'est pour avoir lutté toute sa vie contre cette diathèse que Montaigne a glissé, dans ses *Essais*, de nom-

breux termes médicaux et quelques conseils thérapeutiques.

Il signale l'hérédité de l'arthritisme : « Il est vraisemblable que je tiens de mon père cette qualité précieuse, car il mourut merveilleusement affligé d'une grosse pierre qu'il avait en la vessie. »

Il donne l'observation détaillée de son cas, décrit la pierre qu'il rend, pierre de moyenne grandeur qui se brisa aisément : « Elle était jaunâtre par le dehors et brisée, au dedans plus blanchâtre ».

Il nous dépeint sa migraine avec la douleur au-dessus des yeux, la crainte de la lumière et le vomissement libérateur.

De traitement il n'en faisait guère, car il affectait de ne pas croire à la médecine et aux médecins « bien qu'il en ait connu, qui fussent les plus honnêtes gens du monde ». Cependant il est allé plusieurs fois aux eaux, et il en profite pour faire l'éloge des bains ; et cet éloge est d'une excellente vulgarisation, car les bains, que la médecine antique recommande, étaient très délaissés à son époque ; ne le sont-ils pas encore aujourd'hui ?

« Il est bon de se baigner aux eaux chaudes, d'autant que cela relasche et amollit les lieux, où se croupit le sable et la pierre. . . . . .

J'estime en général le baigner salubre et croy que nous encourons non légères incommodités en notre santé, pour avoir perdu cette coutume qui estoit généralement observée au temps passé, quasi en toutes les nations et est encore en plu-

sieurs de se laver le corps tous les jours ; et ne peux pas imaginer que nous ne vallions beaucoup moins de tenir ainsi nos membres encroustez et nos corps estoupez de crasse. »

Hélas ! les doctrines hygiéniques, même vulgarisées par la littérature, ne pénètrent que difficilement dans le public et plus d'un pourrait encore relire avec fruit aujourd'hui ce passage de Montaigne, ainsi d'ailleurs que ce petit morceau littéraire qui est un peu plus ancien en date :

« Encore ne faut-il pas faire comme quelques-unes que je cognois, qui n'ont soin de se tenir propres, sinon en ce qui paraît à découvert, se tenant ordes et sales au demeurant de ce qui est sous le linge. Mais je veux qu'une belle damoyselle se lave bien souvent d'eau où on aurait bouilli de bonnes senteurs, car il n'y a rien de si certain, que ce qui fait fleurir la beauté d'une jeune dame, est la propreté de se tenir nettement. » (Marie de Romieu. *Instruction pour les jeunes dames*, 1490).

Montaigne recommandait donc la tempérance et l'hygiène, car il avait fait sur lui-même la douloureuse expérience des écarts de régime.

Ces appels à la tempérance, inspirés par Hippocrate et Galien, que nous retrouvons à chaque instant dans la littérature se trouvent surtout exprimés dans les *Moralités*, pièces de théâtre qui eurent énormément de succès au Moyen-âge et jusqu'à la Renaissance ; dans ces pièces, les personnages sont allégoriques et se nomment *Dîner*, *Gourmandise*, *Jaunisse*, *Goutte*,

Apoplexie ; elles eurent leur part d'influence et nous reviendrons plus tard sur l'une d'elles.

Dans les poètes du XVI^e^ siècle nous trouvons également une foule de termes et d'expressions médicales et le professeur Brissaud y a puisé largement dans son livre : *Histoire des expressions populaires.*

Nous pourrions également continuer nos recherches dans les auteurs du XVII^e^ siècle. Certes la moisson serait abondante, la lecture des *Mémoires* de Saint-Simon ou de Dangeau et surtout celle des *Lettres* de Mme de Sévigné nous montrent que ces écrivains n'étaient pas inférieurs à leurs devanciers et que les questions médicales leur étaient familières.

Quel esprit, par exemple, met Mme de Sévigné dans la narration d'une colique néphrétique :

« Il faut que je vous raconte encore une action héroïque de Masnau. Il était malade à mourir, il y a huit jours, d'une colique néphrétique : il prit plusieurs remèdes et se fit saigner à minuit. Le lendemain à 7 heures il se fit traîner à la chambre de justice ; il y souffrit des douleurs inconcevables. M. le Chancelier le vit pâlir et lui dit : « Monsieur, vous n'en pouvez plus, retirez-vous. » — Il lui répondit : « Monsieur, il est vrai, mais il faut mourir ici. » — Alors M. le Chancelier le voyant s'opiniâtrer : « Eh ! bien, monsieur, nous vous attendrons » — Sur cela il sortit pour un quart d'heure, et dans ce temps il fit deux pierres d'une grosseur si considérable qu'en vérité cela pourrait passer pour un miracle Le bonhomme rentra gai et gaillard et en vérité chacun fut surpris de cette aventure. »

Mais Mme de Sévigné est de son temps, et elle a un faible pour la vieille pharmacopée galénique.

« Mme de La Fayette prend des bouillons de vipères qui lui redonnent une âme et des forces à vue d'œil. On prend cette vipère, on lui coupe la tête, la queue, on l'ouvre, on l'écorche et toujours elle remue ; une heure, deux heures, on la voit toujours remuer. »

Cependant il faut lui rendre cette justice qu'elle n'ignore point les médications nouvelles.

« Nous avons passé, dit-elle, l'hiver à Grignan, sans autre chagrin que d'y voir le maître de la maison malade d'une fièvre dont le quinquina a eu toute les peines du monde à le tirer tout quinquina qu'il est. »

Nous pourrions multiplier les citations.

Doctrines humorales, physiologie et thérapeutique galéniques, voilà ce qui fait le fonds de la médecine contenue dans les œuvres littéraires parues jusqu'à la fin du XVIIe siècle, et ce sont ces doctrines que nous retrouvons aujourd'hui dans le public : ce qui prouve d'abord que les idées pénètrent très lentement dans les masses et ensuite que, selon l'expression du professeur Brissaud. « Pour les doctrines médicales comme pour la civilité, le peuple est presque toujours de deux siècles en retard. ».

CHAPITRE V

La circulation du sang et les écrivains du XVII[e] siècle.

La littérature ne s'est pas bornée à vulgariser des idées médicales, elle a pris part aux luttes scientifiques qui se sont produites à différentes époques et elle a contribué, dans une large mesure, au triomphe définitif de certaines découvertes que la Faculté se refusait obstinément à admettre.

C'est ce que nous allons étudier à propos de la célèbre théorie d'Harvey sur la circulation du sang.

Nous savons que les théories galéniques sur la circulation et la respiration constituaient tout le bagage physiologique des médecins depuis Galien jusqu'au XVII[e] siècle ; ces théories étaient sacrées et personne n'avait osé les attaquer. Rabelais les expose en partie dans le tiers livre de *Pantagruel* :

« Le cœur, dit-il, par ses mouvements diastolique et systolique, subtilise et enflamme le sang tellement que, par le ventri-

cule droit, il le met à la perfection, et par les veines l'envoie à tous les membres. »

Déjà Michel Servet, dans son livre *Christianismi Restitutio*, intercale un court exposé de la circulation cardio-pulmonaire. Il établit que le passage du sang d'un ventricule du cœur à l'autre ne se fait pas par la cloison mitoyenne des ventricules, mais que par un long et merveilleux détour il est conduit à travers le poumon où il est agité et mélangé à l'air et où il devient vermeil ; passe de la veine artérielle dans l'artère veineuse et retourne, ainsi vivifié, aux cavités gauches du cœur.

Enfin Harvey, par ses célèbres expériences, donne le dernier coup aux erreurs galéniques. La Faculté de Paris lui fit une vive résistance : l'anatomiste Riolan se distingue par sa violence et sa mauvaise foi ; Guy Patin, plus correct, ne lui était pas plus favorable. Certains écrivains, au contraire, deviennent les ardents défenseurs de la nouvelle doctrine.

Dès 1637, Descartes, dans son *Discours sur la méthode*, accepte la théorie d'Harvey, comme un fait irrécusablement démontré :

« Je veux mettre ici, dit-il, l'explication du mouvement du cœur et des artères... Et, afin qu'on ait moins de difficultés à entendre ce que j'en dirai, je voudrais que ceux qui ne sont point versés en l'anatomie prissent la peine, avant que de lire ceci, de faire couper devant eux le cœur de quelque grand animal qui ait des poumons, car il est en tout assez semblable

à celui de l'homme, et qu'ils se fissent montrer les deux chambres ou concavités qui y sont : premièrement celle qui est dans son côté droit, à laquelle répondent deux tuyaux fort larges ; à savoir : la veine cave qui est le principal réceptacle du sang, et comme le tronc de l'arbre dont toutes les autres veines du corps sont les branches ; et la veine artérieuse, qui a été ainsi mal nommée, pour ce que c'est en effet une artère, laquelle prenant son origine du cœur se divise après en être sortie en plusieurs branches qui vont se répandre partout dans les poumons puis celle qui est dans son côté gauche, à laquelle répondent en même façon deux tuyaux qui sont autant ou plus larges que les précédents ; à savoir : l'artère veineuse qui a été aussi mal nommée, à cause qu'elle n'est autre chose qu'une veine, laquelle vient des poumons où elle est divisée en plusieurs branches entrelacées avec celles de la veine artérieuse et celles de ce conduit que l'on nomme le sifflet, par où entre l'air de la respiration ; et la grande artère qui, sortant du cœur envoie ses branches par tout le corps. Je voudrais aussi qu'on leur montrât soigneusement les onze petites peaux qui, comme autant de petites portes, ouvrent et ferment les quatre ouvertures qui sont en ces deux concavités ; à savoir : trois à l'entrée de la veine cave, où elles sont tellement disposées qu'elles ne peuvent aucunement empêcher que le sang qu'elle contient ne coule dans la concavité droite du cœur et toutefois empêchent exactement qu'il n'en puisse sortir ; trois à l'entrée de la veine artérielle, qui, étant disposées tout au contraire, permettent bien au sang qui est dans cette concavité de passer dans les poumons, mais non pas à celui qui est dans les poumons d'y retourner ; et ainsi deux autres à l'entrée de l'artère veineuse, qui laissent couler le sang des poumons vers la concavité gauche du cœur,

mais s'opposent à son retour ; et trois à l'entrée de la grande artère qui lui permettent de sortir du cœur mais l'empêchent d'y retourner, etc...

Il est impossible de trouver mieux exposée la théorie complète de la circulation du sang.

Molière, vulgarisant par le théâtre, livrait aux rires du parterre les champions d'une cause surannée quand il mettait dans la bouche de Diafoirus cet éloge de son fils, lequel avait soutenu « contre les circulateurs » une belle thèse à images.

« Sur toute chose, ce qui me plaît en lui et en quoi il suit mon exemple, c'est qu'il s'attache aveuglément aux opinions de nos Anciens et que jamais il n'a voulu comprendre ni écouter les raisons et les expériences des prétendues découvertes de notre siècle touchant la circulation du sang et autres opinions de même farine (1) ».

Ce fut à la demande de la charmante duchesse de Bouillon que La Fontaine composa son poème profondément et justement oublié aujourd'hui sur le quinquina, dans lequel il décrit la circulation du sang en quelques méchants vers nuageux.

Boileau écrivit, en collaboration, dit-on, avec le médecin François Bernier, une parodie bouffonne des documents judiciaires du temps, qui, s'il faut en croire Ménage, eut le mérite de prévenir par le ridicule un

1. Molière, *Le Malade imaginaire.*

arrêt très sérieux que l'Université songeait à obtenir du Parlement contre ceux qui enseignaient une autre philosophie que celle d'Aristote.

Cette pièce est intitulée : l'*Arrêt Burlesque*, et concerne exclusivement les choses médicales :

« Attendu, dit l'arrêt, que depuis quelques années, une inconnue nommée la Raison a entrepris d'entrer par force dans les écoles de l'Université ; et par une procédure nulle de toute nullité a attribué au cœur la charge de recevoir le chyle appartenant ci-devant au foie, comme aussi de faire voiturer le sang par tout le corps avec plein pouvoir audit sang d'y vaguer, errer et circuler impunément par les artères et veines, n'ayant autre droit ni titres pour faire lesdites vexations, que la seule expérience dont le témoignage n'a jamais été reçu dans lesdites écoles. Plus, par un attentat et voies de fait énormes contre la Faculté de Médecine, se serait ingérée de guérir quantité de fièvres intermittentes : tierces, quartes, même continues avec poudre et écorces de quinquina et autres drogues inconnues d'Aristote, Hippocrate et Galien ; ce, sans saignées ni purgations, ce qui est non seulement irrégulier, mais tortionnaire et abusif; — la Cour ordonne au chyle d'aller droit au foie sans plus passer par le cœur et au foie de le recevoir, fait défense au sang d'être plus vagabond, errer ni circuler dans le corps ; défend à la Raison et à ses adhérents de guérir les fièvres par le quinquina et autres drogues non approuvées ni connues des Anciens, et en cas de guérison irrégulière par icelles drogues permet aux médecins de ladite Faculté de rendre, suivant leur méthode ordinaire, la fièvre aux malades avec casse, séné, sirops et autres remèdes propres à ce, pour être ensuite

traités selon les règles, et, s'ils n'en réchappent, conduits du moins en l'autre monde suffisamment purgés et évacués. »

On ne s'attendait certainement pas à voir le plus sec et le plus froid des classiques déployer pour des idées novatrices un aussi chaleureux enthousiasme et mettre à leur service une telle âpreté d'ironie.

Quoi qu'il en soit, des pages comme celles du *Discours de la méthode* et des boutades comme celles de Molière et de Boileau donnaient bien plus sûrement le coup de grâce au galénisme expirant, que tout un volume de bonnes raisons.

CHAPITRE VI

Les débuts de la méthode expérimentale et les encyclopédistes.

La découverte de la circulation du sang avait porté un terrible coup à la méthode galénique : au XVIII^e^ siècle la science médicale s'éloigne davantage encore de ces principes démodés, l'expérimentation tend de plus en plus à remplacer l'empirisme : la physiologie et l'anatomie font de rapides progrès, la découverte du microscope crée une nouvelle science : l'histologie. Peu à peu la méthode expérimentale va devenir la base de la doctrine médicale. L'influence de cette nouvelle orientation des doctrines scientifiques se fait sentir en littérature. Les écrivains du XVI^e^ et du XVII^e^ siècle avaient puisé toutes leurs conceptions dans la littérature ancienne et dans la philosophie scholastique du Moyen-âge, ceux du XVIII^e^ s'inspirent de méthodes plus personnelles et plus positives.

Voltaire, qui incarne l'esprit du XVIII^e^ siècle, inaugure ce nouveau genre littéraire qui est celui de tous les encyclopédistes. Voltaire est un grand vulgarisateur,

d'idées médicales en particulier. Mais, s'il applique encore sur les blessures de Candide le pansement au vin préconisé par Hippocrate et s'il croit encore aux quatre humeurs des galénistes (1), nous trouvons, dans ses œuvres, de nombreux passages où il se montre très au courant des nouvelles découvertes :

C'est ainsi qu'il insiste sur l'hérédité de la syphilis dont la connaissance était d'origine récente.

« Il y a longtemps que j'exerce la chirurgie, dit Sidrac, et j'avoue que je dois à cette vérole la plus grande partie de ma fortune, mais je ne la déteste pas moins : Mme Sidrac me la communiqua dès la première nuit de mes noces, et comme c'est une femme excessivement délicate sur ce qui peut entamer son honneur, elle publia dans tous les papiers publics de Londres qu'elle était à la vérité attaquée du mal immonde, mais qu'elle l'avait apporté du ventre de Mme sa mère et que c'était une ancienne habitude de famille (2). »

Dans un mélange philosophique il donne à l'occasion de son spirituel chapitre des « constipés » un résumé très soigneux des connaissances de l'époque sur la formation et la circulation du sang :

« J'ai toujours observé que toutes les affaires de ce monde dépendaient de l'opinion et de la volonté d'un principal personnage, soit roi, soit premier ministre, soit premier commis ; or cette opi-

1. « La moitié des passagers expirants de ces angoisses inconcevables que le roulis du vaisseau porte dans les quatre humeurs du corps, agitées en sens contraire... » (*Candide.*)

2. Le Comte de Chesterfield et le chevalier Goudman.

nion et cette volonté sont l'effet immédiat de la manière dont les esprits animaux se filtrent dans le cervelet et de là dans la moelle allongée : ces esprits animaux dépendent de la circulation du sang ; ce sang dépend de la formation du chyle, ce chyle s'élabore dans le réseau du mésentère, ce mésentère est attaché aux intestins par des filets très déliés ; ces intestins, s'il m'est permis de dire, sont remplis de ... Or qu'arrive-t-il à un homme constipé ? Les éléments les plus ténus, les plus délicats de sa... se mêlent au chyle dans les veines d'Azellius, vont à la veine porte et dans le réservoir de Pecquet ; elles passent dans la sous-clavière ; elles entrent dans le cœur de l'homme le plus galant, de la femme la plus coquette : c'est une rosée d'... desséchée qui court dans tout son corps (1)....

Ceci est plus important qu'on ne le pense. Cromwell n'avait pas été à la garde-robe depuis huit jours, lorsqu'il fit couper la tête de son roi... »

Ailleurs dans un dialogue philosophique il fait l'historique des différentes théories sur la génération :

« Evhémère : Tout ce qu'on a su jusqu'à présent de cette nature, s'est réduit à cette liqueur que répandent toujours les mâles accouplés et qu'on nie à plusieurs femelles ; mais la physique des deux fluides générateurs, admise par Hippocrate, est celle qui a prévalu.

Un grand physicien a substitué des œufs aux deux fluides générateurs. Ce grand disséqueur, nommé Harvey, était d'autant plus croyable, qu'il a vu dans notre corps la circulation

1. La gloire littéraire de Voltaire n'aurait pas été diminuée s'il avait évité ces plaisanteries scatologiques.

du sang, qu'Hippocrate n'avait jamais vue et qu'Aristote ne soupçonnait pas. On a répété, après Harvey, tout vient d'un œuf.

Callicrate. — Ainsi voilà le mystère découvert !

Evhémère. — Non, depuis peu tout a changé, nous ne venons plus d'un œuf. Il a paru un Batave (Lœuwenhoeck) qui, avec le secours d'un verre artistement taillé, a vu dans la liqueur séminale des mâles, un peuple entier de petits enfants déjà tout formés et courant avec une agilité merveilleuse. Malheureusement la vivacité avec laquelle ils nageaient les a discrédités..,. Quelques observateurs ont cru voir dans ces animalcules spermatiques non des êtres vivants, mais des filaments de la liqueur même agitée par son propre mouvement et par le souffle de l'air.... »

L'étude des idées médicales, contenue dans les œuvres de Voltaire, nécessiterait à elle seule tout un volume ; nous ne pouvons nous y arrêter plus longtemps. Nous tenons à signaler cependant qu'il savait à l'occasion employer l'autorité de son nom et de sa plume à la défense d'une vérité scientifique.

Nous voulons parler ici du traitement préventif de la petite vérole par la variolisation : cette question a agité les esprits au XVIII^e^ siècle pendant près de cinquante ans.

La variolisation avait été importée en Angleterre par M^me^ de Wortley-Montague qui en avait observé les bons effets chez les Turcs.

Voltaire, dans sa onzième lettre anglaise parue en 1727, nous expose longuement cette méthode et s'en fait l'éloquent défenseur. Nous allons citer les principaux passages de cet intéressant document.

«...Les femmes de Circassie sont dans l'usage immémorial de donner la petite vérole à leurs enfants même à l'âge de six mois, en leur faisant une incision au bras et en insérant dans cette incision une pustule qu'elles ont soigneusement enlevée du corps d'un autre enfant. Cette pustule fait, dans le bras où elle est insinuée, l'effet du levain dans un morceau de pâte ; elle y fermente et répand, dans la masse de sang, les qualités dont elle est empreinte. Les boutons de l'enfant à qui l'on a donné cette petite vérole artificielle servent à porter la même maladie à d'autres.....

« Quelques gens prétendent que les Circassiens prirent autrefois cette coutume des Arabes ; mais nous laissons ce point d'histoire à éclaircir par quelque bénédictin.... Tout ce que j'ai à dire sur cette matière, c'est que Mme de Wortley-Montague, étant avec son mari en ambassade à Constantinople, s'avisa de donner, sans scrupules, la petite vérole à un enfant dont elle était accouchée en ce pays. Cette dame, de retour à Londres, fit part de son expérience à la princesse de Galles qui est aujourd'hui reine. Celle-ci en fit faire l'expérience sur quatre criminels, condamnés à mort, à qui elle sauva doublement la vie, car non seulement elle les tira de la potence mais, à la faveur de cette petite vérole artificielle, elle prévint la naturelle qu'ils auraient probablement eue et dont ils seraient morts peut être dans un âge plus avancé. La princesse, assurée de l'utilité de cette épreuve, fit inoculer ses enfants ; l'Angleterre suivit son exemple et, depuis ce temps, dix mille enfants de famille au moins doivent ainsi la vie à la reine et à Mme de Wortley-Montague.

Sur cent personnes dans le monde, soixante au moins ont la petite vérole ; de ces soixante, dix en meurent dans les années

les plus favorables et dix en conservent pour toujours de fâcheux restes. Voilà donc la cinquième partie des hommes que cette maladie tue ou enlaidit sûrement. De tous ceux qui sont inoculés en Turquie ou en Angleterre aucun ne meurt, s'il n'est infirme et condamné à mort d'ailleurs; personne n'est marqué, aucun n'a la petite vérole une seconde fois, supposé que l'inoculation ait été parfaite. Et ainsi le duc de Villequier, l'homme de France le mieux constitué et le plus sain, ne serait pas mort à la fleur de son âge; le prince de Soubise qui avait la santé la plus brillante, n'aurait pas été emporté à l'âge de vingt-cinq ans; Monseigneur, grand-père de Louis XV, n'aurait pas été enterré dans sa cinquantième année; vingt mille personnes mortes à Paris en 1723 vivraient encore. Quoi donc! est-ce que les Français n'aiment point la vie ? est-ce que leurs femmes ne se soucient point de leur beauté? En vérité nous sommes d'étranges gens ! Peut-être dans dix ans prendra-t-on cette méthode anglaise si les curés et les médecins le permettent... Car le préjugé monte en chaire le premier et la raison n'y monte qu'ensuite ; c'est la marche habituelle de l'esprit humain. »

La Faculté routinière s'allia à la Sorbonne pour interdire l'emploi d'une méthode qu'elle jugeait dangereuse. En 1750, vingt-trois années après le plaidoyer de Voltaire, la Faculté de Théologie rendait l'arrêt suivant :

« .... D'ailleurs il faut s'en abstenir, car c'est un crime de tenter Dieu. Que les citoyens se gardent donc bien d'imiter les sectateurs de l'inoculation.

Si, que Dieu les en garde, ils sont atteints de la petite vérole,

qu'ils se réfugient dans les bras de Dieu et le prient ardemment.

Alors, poussés par la nécessité, ils iront consulter les médecins et leur demanderont des médicaments que le Très-Haut a créés de la terre et que les hommes prudents ne doivent pas dédaigner. » (1)

En 1763 l'avocat général Omer de Fleury prononçait encore en Sorbonne, contre l'inoculation, un réquisitoire violent. — Voltaire en fit paraître une parodie très spirituelle et analogue dans la forme à l'*Arrêt Burlesque* de Boileau, que nous avons précédemment cité.

Tout ce débat nous semble aujourd'hui bien mesquin, mais alors il passionnait les esprits: d'autres littérateurs y prirent une part active. Diderot publia en faveur de l'inoculation plusieurs lettres qui ne nous sont point parvenues ; mais nous savons qu'elles furent le début de sa brouille avec d'Alembert qui était, lui, un anti-inoculateur.

Toutefois les efforts de certains écrivains comme Voltaire et Diderot, et, hâtons-nous de le dire, de certains savants à l'esprit éclairé, ne furent pas perdus. La variolisation, patronnée par le Duc d'Orléans et appuyée par l'autorité scientifique de Bordeu et d'Antoine Petit, finit par conquérir droit de cité. Dans un rapport qu'il fit en 1783, Condorcet pouvait arriver aux conclusions suivantes:

1. De Marcilly. *Deliberatio in Sorbonna*, 16 mensi julii anno 1750.

1° La petite vérole naturelle attaque l'homme à tous les âges et il est très rare d'y échapper ;

2° La petite vérole naturelle est beaucoup plus dangereuse que l'inoculation ;

3° Il est très rare d'avoir la petite vérole naturelle après l'inoculation ;

4° L'établissement général de l'inoculation serait très avantageux à une nation ; il conserverait des hommes et en préserverait d'autres des infirmités qui sont trop souvent la suite de la petite vérole naturelle (1).

N'était-il pas intéressant de faire ressortir le rôle important joué dans ce début médical par les Encyclopédistes ?

1. Ce rapport se trouve en note dans l'édition complète des œuvres de Voltaire, parue de 1785 à 1789 et publiée sous la direction de Condorcet et Delcroix.

CHAPITRE VII

La littérature moderne et les nouvelles doctrines scientifiques.

Il appartenait au siècle dernier de compléter l'œuvre du XVIII[e] siècle. L'empirisme cède de plus en plus la place à l'expérimentation et les doctrines médicales reposent sur des bases aussi scientifiques que possible : toutes les sciences emploient des méthodes identiques, et nous voyons la littérature évoluer dans le même sens.

« En même temps et dans l'espace de bien peu d'années, dit Enrico Ferri, Darwin étayait la biologie, Spencer la philosophie naturelle et Marx la sociologie sur la base solide du positivisme. La méthode positive, l'observation expérimentale renouvelaient la connaissance de la nature, celle de la collectivité humaine et celle de l'individu. La littérature devait forcément s'adapter à cette interprétation nouvelle de l'univers ; elle devait ressentir le contre-coup décisif de ces influences. Abandonnant le formalisme fantaisiste, vieux

et démodé, l'héroïsme de manière et de pose, elle ne tarda pas à se transformer en se rapprochant des sources mêmes de la réalité humaine. »

Nous voulons à peine parler de cette période littéraire ; car les auteurs modernes ont été étudiés à fond ces dernières années par les médecins érudits qui dirigent la *Chronique médicale*.

Balzac, Stendhal, Flaubert courageusement avaient créé le roman naturaliste, mais il faut arriver à Zola pour trouver, outre le souci de la réalité, une constante préoccupation de vérité scientifique. Il nous a dotés du roman d'observation, appelé à tort, comme l'a fait remarquer M. Max Nordau, roman expérimental. Son œuvre la plus considérable, les *Rougon-Macquart*, repose en entier sur la grande loi biologique de l'hérédité. Nombreuses sont les idées médicales exprimées dans ses œuvres ; et il doit à la pathologie une de ces répugnantes descriptions dans lesquelles il excelle : c'est la peinture du masque de la petite vérole dont Nana est morte :

« C'était, dit-il, un charnier, un tas d'humeur et de sang, une pelletée de chair corrompue jetée là sur un coussin. Les pustules avaient envahi la figure entière, un bouton touchant l'autre ; et flétries, affaissées d'un aspect grisâtre de boue, elles semblaient déjà une moisissure de la terre, sur cette bouillie informe où l'on ne retrouvait plus les traits. Un œil, celui de gauche, avait complètement sombré dans le bouillonnement de la purulence ; l'autre, à demi ouvert, s'enfonçait comme un trou noir et gâté. Le nez suppurait encore. Toute une croûte rou-

geâtre partait d'une joue, envahissait la bouche qu'elle tirait dans un rictus abominable... Vénus se décomposait. Il semblait que le virus pris par elle dans les ruisseaux, sur les charognes tolérées, ce ferment dont elle avait empoisonné un peuple, venait de lui remonter au visage et l'avait pourri. »

Quel réalisme ! mais on est en droit de se demander s'il est bien nécessaire à la vulgarisation des idées médicales !

Partout aujourd'hui nous retrouvons cette recherche de vérité et ces emprunts continuels aux théories scientifiques en cours. Il est tout naturel que la connaissance récente des maladies nerveuses ait séduit spécialement les écrivains qui y puisent sans cesse les matériaux d'études psychopathologiques. Même dans les productions les plus extravagantes de la littérature anglaise, nous trouvons toujours une hypothèse scientifique qui sert de base aux développements imaginés par l'auteur. Ainsi dans le *Grand Dieu Pan* d'Arthur Maschen, nous assistons à une vivisection sur l'écorce cérébrale humaine : dans le *Faiseur de Monstres* de Morow, l'auteur décrit une résection des hémisphères cérébraux, ou bien encore, avec l'*Ile du Docteur Moreau*, Wells nous terrifie par le récit d'expériences épouvantables et heureusement toutes d'imagination.

En Scandinavie, nous trouvons plusieurs fois dans les œuvres de Bjornstjern-Bjornson cette préoccupation scientifique. Nous savons que c'est avec les cliniques de Charcot qu'il a bâti son admirable *Au-dessus des Forces humaines* où nous voyons un dégénéré impul-

sif, issu d'un mystique halluciné et d'une hystérique.

En Russie Dorbéïewski a largement puisé pour tous ses ouvrages aux sources alimentées par l'aliénation mentale. Tolstoï nous a donné dans la *Sonate à Kreutzer* un dégénéré homicide et, dans la *Puissance des Ténèbres*, des observations étrangement vivantes d'alcooliques délirants.

Nous n'insisterons pas davantage, on trouvera des détails plus complets dans la thèse du Dr Geyer sur le *Théâtre d'Ibsen*, dans la *Chronique médicale* et dans l'ouvrage récent du professeur Grasset de Montpellier sur l'œuvre de M. Bourget. D'ailleurs les autres branches de la science médicale n'étaient pas délaissées ; les grands problèmes scientifiques : syphilis, tuberculose, alcoolisme, que cette science a posés, ont fait naître toute une littérature que nous allons étudier dans un prochain chapitre.

Ainsi la littérature emploie actuellement pour vulgariser la science les mêmes méthodes que celle-ci. C'était ce que Rabelais avait rêvé : « Les temps sont venus où la philosophie doit enfin sortir de l'école et rayonner comme le soleil sur l'univers entier. La vérité d'aspect difficile et scabreux doit être, ni plus ni moins que l'Evangile, présentée sous forme vivante, si humaine, qu'enfin, acceptée de tous, elle réveille l'âme de tous à la pensée commune. »

Ce rêve les auteurs modernes l'ont réalisé. « Rêver ce qui pouvait être, dit Zola, devient un jeu enfantin, quand on peut peindre ce qui est ; et, je le dis encore, le réel ne saurait être ni vulgaire ni honteux, car c'est

le réel qui a fait le monde. Derrière les rudesses de nos analyses, derrière nos peintures qui choquent et qui épouvantent aujourd'hui, on verra se lever la grande figure de l'humanité, saignante et splendide, dans sa création incessante. »

CHAPITRE VIII

Les doctrines médicales au Théâtre et dans le Roman.

« On n'a pas assez remarqué dans les milieux médicaux, dit le Dr Baudoin, l'importance du transport sur la scène des questions biologiques scientifiques ou pratiques et l'influence réelle que ces sortes de conférences dialoguées ont sur le grand public, grâce à l'intervention de la critique dramatique et à la publicité donnée à ces minces événements par les grands quotidiens et les revues d'art.

Le théâtre est en effet un tremplin merveilleux pour la vulgarisation des idées nouvelles et il faut savoir gré aux dramaturges modernes, étrangers et français, d'avoir réussi à opérer cette révolution et surtout les féliciter d'avoir contraint la masse à les suivre dans cette voie.

.... Que les choses ont donc changé depuis vingt ans ! Qui eût songé à pareilles transformations autrefois ?

Bientôt les étudiants en médecine n'auront qu'à aller

à ces cours du soir pour apprendre leur métier ; ce sera évidemment plus gai que de dormir à la Bibliothèque (1) ! »

Il est incontestable que, depuis quelques années, nous assistons à une véritable éclosion d'œuvres littéraires ayant pour but unique de vulgariser certaines théories scientifiques ; mais ce changement date-t-il réellement de vingt ans ?

Nous savons que les pièces du théâtre antique renferment de nombreuses scènes (la crise d'épilepsie d'Hercule, par exemple, ou la scène de folie des Ménechmes de Plaute) très sérieusement documentées, pour l'époque, au point de vue scientifique.

Nous savons également que le théâtre du Moyen-âge abonde en idées ou expressions médicales et que la *Farce de Maître Pathelin*, pour ne citer que ce modèle de fine comédie, présente, outre une crise très bien étudiée d'aliénation mentale, de nombreux passages, aptes à vulgariser une foule d'idées médicales.

Nous avons montré, ailleurs, que Molière a contribué, dans une large mesure, à faire triompher la théorie d'Harvey sur la circulation du sang.

Mais il y a plus, et nous trouvons, dans la littérature du Moyen-âge, une Sotie consacrée uniquement à la vulgarisation d'une théorie scientifique. Cette sotie, écrite par un médecin, tend à démontrer au public les avantages de la tempérance, en faisant ressortir les dangers qui sont la conséquence des excès de table ou

1. *Gazette médicale de Paris*, 1901.

de boisson. Elle est intitulée : *Condamnation des bancquetz à la louenge de diette et sobriété pour le prouffit du corps humain.* Cette œuvre parut en 1507, sous la signature de son auteur, Nicole de la Chesnaye.

En voici une brève analyse :

Dîner, Souper, et Bancquet préparent un guet-apens contre d'honnêtes personnages qui ont eu la faiblesse d'accepter leur invitation. Ces personnages s'appellent : *Bonne-Compagnie, Accoutumance, Friandise, Gourmandise, Je boy-à-vous, Je-pleigne d'autant.*

Au milieu du festin, des scélérats se jettent sur les convives et les accablent de coups. Ce sont les nommés *Esquinancie, Apoplexie, Epilencie, Goutte, Gravelle*, etc. Presque tous les imprudents qui se sont fourvoyés dans cette mauvaise réunion sont tués ou blessés. Mais sur la plainte de *Bonne compagnie, d'Accoutumance* et de *Passe-Temps,* qui ont réussi à s'échapper sains et saufs, *Dîner, Souper* et *Bancquet* sont cités devant le tribunal présidé par *Expérience* qui a pour l'assister plusieurs juges : *Hippocrate, Galien, Avicenne* et *Averroès. Bancquet* et *Souper* sont accusés d'avoir fait mourir quatre personnes à force de manger. *Expérience* condamne *Bancquet* à être pendu : c'est *Diette* qui est chargée de l'office du bourreau. Le condamné demande alors à se confesser ; on lui amène immédiatement le beau Père confesseur, il fait sa confession publiquement, marquant le plus grand repentir de sa vie passée, et dit son *confiteor*. Le beau Père confesseur l'absout : et *Diette*, après lui avoir mis la corde au cou,

l'étrangle. *Souper* n'est condamné qu'à porter des poignets de plombs pour l'empêcher de pouvoir mettre trop de plats et de vins sur la table : il lui est défendu aussi d'approcher du *Dîner* plus près que de six lieues.

Tout est intéressant dans cette œuvre très littéraire, retenons ce qui est dit sur le vin :

Le vin perturbe l'homme sage;
Le vin fait un homme hébété ;
Le vin corrompt sang et langage;
Le vin engendre volupté ;
Le vin fait perdre agilité ;
Le vin rend cerveaux furieux;
Le vin esmeut charnalité ;
Le vin fait gens luxurieux.

Il est dit également dans un autre passage :

D'où vient gravelle peu prisie,
Ydropisie
Paralisie
Ou pleurésie,
Colique qui les boyaulx touche !
D'où vient jaunisse, ictéricie,
Apoplexie,
Epilencie,
Esquinancie ?
Tout vient de mal garder la bouche.

C'est ainsi, qu'il y a 300 ans, un médecin littérateur

cherchait à prévenir le public des dangers de l'alcoolisme.

La question a été reprise de nos jours. Dans l'œuvre de Zola, en particulier dans l'*Assommoir*, nous trouvons de suggestives descriptions bien propres à mettre l'homme en garde contre l'alcool. Tout récemment encore un médecin, rempli de talent, a écrit un roman intitulé la *Source fatale*, qui n'est qu'un long plaidoyer en faveur de la sobriété.

Si l'on en juge par les maigres résultats qu'obtint Nicole de la Chesnaye, on est en droit de penser que ces œuvres n'auront pas grande influence sur les masses. Leurs auteurs se heurtent à des obstacles presque insurmontables qui en rendent l'efficacité douteuse. « Pendant bien longtemps encore, dit le Dr Dupouy, les instincts domineront dans notre société, et l'homme sans instruction ne sera guère plus qu'un tube digestif, plus ou moins mal servi par des organes. »

Si l'alcoolisme a son histoire littéraire, la syphilis a également la sienne. Rabelais lui a consacré de longues pages; mais d'une façon générale, jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, les auteurs en ont parlé surtout sur un ton plaisant. D'ailleurs il n'était pas de bon ton de prendre au sérieux « les maladies honteuses » dont personne ne devait parler.

Les nombreux travaux de l'école de Saint-Louis et en particulier du professeur Fournier ont permis d'envisager cette maladie sous un nouvel aspect, en montrant qu'elle était un danger social ; il ne s'agit plus de cacher une « maladie honteuse », il s'agit de l'avenir

d'une race ; la littérature, en s'en occupant, n'y cherche plus le succès de la grivoiserie ; elle vient en aide au monde savant et veut contribuer à arrêter les progrès d'un fléau.

Le roman de Michel Corday, *Vénus*, est encore présent à la mémoire de tout le monde, son apparition a donné lieu à des polémiques ardentes qui ont passionné les experts, encore, dans cet ouvrage, la lutte contre la syphilis n'est-elle que la moitié de l'objectif de l'auteur.

Au contraire, un roman moins connu et dont l'auteur est un médecin, est consacré entièrement à cette maladie : nous voulons parler des *Mancenilles*.

Dans cette œuvre où l'auteur, M. André Couvreur, a su dissimuler l'aridité d'une documentation scientifique rigoureuse sous l'intérêt de l'intrigue, allié à l'élégance du style, nous trouvons exposée l'évolution d'une syphilis depuis le chancre, insignifiant d'apparence, auquel on ne prête pas attention, jusqu'à la paralysie générale qui en est trop souvent la lointaine et dernière conséquence.

Nous voyons apparaître successivement les divers incidents qui marquent les étapes de cette terrible maladie, et en particulier le mariage qui condamne trop souvent la mère innocente à mettre au monde des fœtus macérés.

Du roman, la question fut récemment portée au théâtre et nous voulons reproduire ici l'article que lui a consacré M. de Lavarenne il y a quelques mois :

« M. Brieux mettait en effet au théâtre des sujets

graves, causes de fréquents drames intimes que l'on s'efforce de cacher, et c'était évidemment un coup d'audace de sa part de venir les divulguer. Mais il est juste de dire que nul mieux que lui n'était capable de semblable initiative, encouragé par le succès de l'œuvre moralisatrice déjà entreprise dans les *Remplaçantes*, quoiqu'il fût autrement délicat de traiter de la syphilis dans ses rapports avec le mariage que de faire valoir les avantages de l'allaitement maternel.

Cependant une question de principe se pose : Est-il permis au théâtre de mettre au jour telles de ces misères humaines que la tradition nous impose de cacher ? La réponse me paraît simple, elle sera affirmative si le but de la pièce est moral, si l'auteur fait œuvre d'éducation.

En l'espèce le public étant absolument ignorant de ce qu'est la syphilis, il est évident que tout ce qui tendra à faire à ce point de vue son instruction et son éducation doit être encouragé.

Les médecins, instruits des désastres que la syphilis produit de plus en plus dans les familles font tout leur possible pour les conjurer, mais ils se heurtent à des préjugés, conséquences de l'ignorance, qui paralysent leurs efforts. Nous ne saurions donc trop remercier M. Brieux d'avoir mis à notre service tout son talent pour nous aider à instruire le public de faits dont il est profondément utile, au point de vue de la morale aussi bien que de l'hygiène sociale, de répandre la connaissance.

Que de malheurs, dus à la syphilis, seraient écartés

si le syphilitique était mieux instruit des dangers qu'il court et de ceux qu'il peut faire courir à son entourage ! Aussi bien lorsqu'il fondait la *Ligue contre la Syphilis*, le professeur Fournier insistait-il particulièrement « sur la nécessité d'initier le public par des publications, par des brochures, par des conférences, à ce qu'il a besoin de savoir relativement aux dangers divers de la syphilis. »

C'est assurément dans ce but d'initiation, d'instruction et d'éducation du grand public ignorant, que M. Brieux, un des membres les plus ardents de la ligue, a voulu mettre au théâtre, sous la forme dramatique à laquelle elle prêtait, cette question si passionnante de la syphilis et du mariage. La pièce, comme le dit l'auteur dans sa préface, « ne contient aucun sujet de scandale, aucun mot obscène... »

Nous ne voulons pas étudier la question plus à fond ; les œuvres dont nous parlons sont trop récentes et ont trop agité l'opinion, pour que nous osions porter sur elles un jugement. Disons cependant que la première condition de succès d'une œuvre comme celle-là c'est une certaine délicatesse de touche. Ce que l'auteur doit éviter par dessus tout c'est de transformer son œuvre, roman ou pièce de théâtre, en une sorte de *memento* de pathologie.

L'alcoolisme, les maladies vénériennes ont beaucoup occupé les écrivains modernes, en est-il de même de la tuberculose ?

Il est beaucoup question de la phtisie dans la littérature romantique : il était de bon ton à cette époque

de faire « mourir poitrinaire » le héros de la pièce ou du roman. Marguerite Gautier est un type que l'on rencontre fréquemment dans la littérature d'il y a 50 ans.

Dans un roman d'Edmond About, *Germaine*, paru en 1857, on peut même remarquer deux pages consacrées au danger de la contagion de la tuberculose. Or n'est-il pas surprenant de voir une idée scientifique exprimée dans un roman, plusieurs années avant qu'elle soit discutée dans les milieux médicaux.

En effet c'est le 5 décembre 1865 que Villemin, médecin militaire, lisait à l'Académie de Médecine un mémoire sur la virulence et l'inoculabilité de la tuberculose pulmonaire: cette idée était pour l'époque absolument nouvelle. Or 8 ans avant, voici les discours qu'Emond About faisait tenir à un vieux docteur:

« Voyons, je suppose qu'un homme jeune et bien portant épouse une jeune et belle phtisique. Il l'emporte en Italie, il se dévoue à la guérir et l'entoure des soins d'un homme comme vous. Est-ce qu'on ne pourrait pas en deux ou trois ans?...

— Sauver le mari? dit le docteur, c'est possible, encore n'en répondrais-je pas!

— Le mari ! mais quel danger ?

— *Danger de contagion*, madame. Qui sait si les tubercules qui naissent dans les poumons d'un phtisique, ne répandent pas dans l'air environnant des semences de mort ? Mais pardon, ce n'est ni le lieu, ni le moment de développer une théorie nouvelle dont je suis l'inventeur et que je compte soumettre

un de ces jours à l'Académie de Médecine. Je veux seulement vous raconter un fait que j'ai observé.

Il y a 5 ans, madame, j'ai donné des soins à la femme d'un tailleur de la rue Richelieu, une pauvre petite créature abominablement phtisique. Son mari était un grand allemand, solide, bien bâti et rouge comme une pomme. Ils ont eu en 1849 un enfant qui n'a pas vécu, la femme est morte en 1850.

« ..... Le tailleur m'a fait rechercher l'année dernière, je l'ai trouvé dans un lit, tellement changé que je ne voulais pas le reconnaître : il était phtisique au troisième degré. J'avisais une petite boulotte qui pleurait à son chevet, c'était sa nouvelle femme : il avait fait la sottise de se remarier. Le malade mourut ; conformément au programme, la veuve a hérité de sa maladie ; je lui ai fait une visite hier et quoique le mal ait été pris à temps, je ne réponds de rien. »

Ainsi voilà About qui, au moins 8 ans avant le Dr Villemin, affirme par la bouche de l'un de ses personnages la contagiosité et la virulence de la tuberculose pulmonaire, et la possibilité de la contagion de la femme au mari, puis du mari contagionné à son tour, à sa seconde femme : l'observation est typique. Il est également remarquable de constater que, dans ce cas particulier, c'est la littérature qui publie la première une vérité scientifique.

Nous ne possédons pas encore dans la littérature l'œuvre réellement capable de montrer au public la nécessité de faire une rigoureuse désinfection pour se protéger contre l'envahissement de la tuberculose, fléau aussi redoutable que la syphilis et l'alcool. Il y a bien

dans l'*Associée* de Lucien Muhlfeld quelques bonnes pages consacrées à la démonstration de la nécessité de créer des sanatoriums ; il y a bien aussi les *Embrasés* de Michel Corday, mais ce roman n'est pas une œuvre de vulgarisation, il n'étudie qu'un tout petit côté de cette vaste question : « Malgré le talent de l'auteur, écrit le professeur Landouzy, je crois que son livre ne servira point à documenter la question. Le problème m'apparaît devoir, en première analyse, être étudié partout ailleurs que dans le microcosme représenté par les sanatoriums qui mettent les malades en conditions tout autres que celles dans lesquelles vit la généralité des phtisiques ».

Telle est, à l'heure actuelle, la nouvelle méthode de vulgarisation des doctrines scientifiques : le résultat sera-t-il proportionné à l'effort ? Nous en doutons un peu : l'exemple du passé nous montre que les idées ne pénètrent que lentement dans les masses ; nous avons vu, précédemment, que le galénisme, doctrine qui a cessé d'être scientifique il y a 150 ans, constitue à l'heure actuelle le fonds de la médecine populaire. Malgré le développement de l'instruction, il est infiniment probable que l'influence des œuvres que nous venons d'analyser ne se fera réellement sentir que beaucoup plus tard.

Il faut compter avec les préjugés et les passions qui constituent le fonds de la nature humaine et qui font qu'en hygiène surtout le progrès est beaucoup plus lent que continu.

CHAPITRE IX

Le rôle du médecin dans la vulgarisation médicale.

« Il est, dit Bordeu, une médecine populaire, et née pour ainsi dire avec les hommes, ils l'ont toujours portée partout, et partout avec un soin égal; la nécessité la leur a dictée comme elle leur apprit à se préparer divers aliments et diverses boissons. »

Cette médecine populaire existe encore de nos jours; c'est elle qui dans certains cas devient la meilleure auxiliaire du praticien, souvent aussi sa pire ennemie. Elle permet au peuple de prodiguer les premiers soins, de comprendre les prescriptions médicales et de les appliquer avec intelligence; mais, hélas ! elle critique les ordonnances qui lui déplaisent, elle rend stériles les efforts les plus dévoués et constitue aussi le bagage scientifique de tous ceux qui se livrent avec fruit à l'exercice illégal de la médecine.

Si l'instinct et l'empirisme ont contribué à la formation de cette médecine populaire, il est incontestable, et nous croyons l'avoir suffisamment indiqué, que la

littérature en a constitué la partie scientifique. De jour en jour ce rôle devient de plus en plus prépondérant et même de plus en plus inquiétant, et nous sommes en droit de nous demander si le médecin ne devrait pas diriger cette vulgarisation.

Autrefois, cela lui était impossible. Les vieilles traditions s'y opposaient : l'Ecole de Salerne, dans un poème médiocre, avait formulé des lois très sévères qui interdisaient au praticien de divulguer les secrets de son art :

« Gardez surtout, gardez qu'un profane vulgaire
De votre art respecté ne perce le mystère.
Son éclat dévoilé perdrait sa dignité
D'un mystère connu décroît la majesté (1).

Le médecin révélateur devait même être banni de la corporation.

Exsul sit medicus, physicus secreta revelans.

Ces principes ont vécu : aujourd'hui la plupart des journaux publient une chronique médicale dont l'auteur est un médecin ; il y a là un changement évident dans les mœurs.

D'un autre côté les progrès constants de l'hygiène, la vulgarisation de certaines doctrines qui intéressent l'avenir de la race, obligent le médecin à se faire l'édu-

1. Traduction Meaux-Saint-Marc.

cateur du peuple. Lui seul peut le faire avec fruit : car lui seul saura apprendre au public ce qu'il doit connaître, et lui laisser ignorer ce qui doit lui rester caché.

Certains se sont déjà engagés dans cette voie avec succès ; leur exemple mérite d'être suivi.

Nous devons tenter de diriger cette vulgarisation scientifique dont l'importance est considérable.

Nous sommes convaincu que les médecins, en surveillant la production littéraire et surtout en vulgarisant eux-mêmes, contribueront beaucoup à faciliter la solution de certains problèmes. D'ailleurs ils y trouveront, outre une dérivation aux soucis quotidiens de la profession, une occasion de faire montre de cette culture littéraire à laquelle le professeur Brouardel rendait hommage dans un discours récent, et de cet esprit philosophique dont parle Bouillet dans son *Histoire de la médecine*.

« Comment le médecin ne serait-il pas philosophe ? Il voit à chaque instant se dérouler devant lui les grands mystères qui portent son esprit à la recherche des causes, la génération des êtres, la vie, l'organisation, le sommeil, la vie et enfin la mort, ce redoutable problème de la destinée humaine. Sans l'esprit d'observation, sans philosophie, les œuvres du médecin ne seraient que des matériaux sans vie et sans coordination ; les grandes vues, l'esprit de synthèse et de généralisation ne se trouvent que chez le savant vraiment philosophe.

Et puis, combien cette étude lui est nécessaire non seulement pour fortifier son intelligence, mais encore

pour consoler son cœur et verser un peu de baume sur les amertumes, les tristesses et les déceptions d'une carrière où les plus heureux même trouvent des larmes, où les routes les plus faciles sont semées de rudes épines ! »

CONCLUSIONS

Nous avons vu le rôle joué aux différentes époques par la littérature, dans la vulgarisation des doctrines scientifiques ; nous avons étudié la part importante qu'elle a prise dans la lutte entreprise par certains savants pour faire admettre, comme vérités scientifiques, des théories qu'ils croyaient justes et que la Faculté considérait comme subversives. Nous allons essayer maintenant de tirer quelques conclusions de notre trop brève étude :

1° La littérature a fourni à l'histoire de la médecine de précieux documents.

2° La littérature a toujours été le meilleur intermédiaire entre la science et le public : c'est elle qui tient le peuple au courant des découvertes scientifiques.

3° Les doctrines scientifiques vulgarisées, le public ne les fait siennes que lentement : ce sont les théories médicales exposées par les écrivains du XVI^e^ siècle, qui constituent encore le fonds scientifique de la médecine populaire actuelle.

4° Plusieurs fois la littérature a contribué au triomphe de certaines doctrines médicales.

5° La littérature moderne a conservé les traditions de ses devancières ; elle a même créé, ou presque, un procédé nouveau de vulgarisation : le *Roman médical.*

6° Il est nécessaire de surveiller et même de réglementer par une loi la vulgarisation médicale telle que la comprennent certains écrivains à l'heure actuelle. Il ne faut pas que la vulgarisation littéraire devienne de l'exercice illégal de la médecine.

Vu : le Président de la thèse
E. BRISSAUD

Vu : le Doyen
DEBOVE

Vu et permis d'imprimer :
Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris
L. LIARD

BIBLIOGRAPHIE

DANIEL LECLERC. — *Histoire de la médecine*, 1702.

SCHULZE. — *Histoire de la médecine.* Leipsick, 1728.

FREIND. — *Histoire de la médecine depuis Galien jusqu'au* XVI^e^ *siècle*, (traduction française), 1728.

MALGAIGNE. — *Lettre sur l'histoire de la chirurgie.* Gazette médicale des Hôpitaux, 1842.

RENOUARD. — *Histoire de la médecine depuis son origine jusqu'au* XIX^e^ *siècle*, 1846.

HOUDART. — *Etude historique et critique sur la vie et la doctrine d'Hippocrate et sur l'état de la médecine avant lui*, 1840.

BOUCHUT. — *Histoire de la médecine et des doctrines médicales.* Paris, 1864.

DUPOUY. — *La médecine dans les poètes grecs*, 1885.

BOUILLET. — *Histoire de la médecine*, 1883.

DIGNAT. — *La médecine et les médecins à travers les âges*, 1888.

DUPOUY. — *Médecine et mœurs de l'ancienne Rome d'après les poètes latins*, 1892.

BRISSAUD. — *Histoire des expressions populaires relatives à la médecine*, 1892.

DUPOUY. — *Le Moyen-âge médical*, 1895.

FOLET. — *La circulation du sang et ses adversaires.* Revue scientifique de Paris, 1893.

SIBIRIL. — *Histoire médicale de J.-J. Rousseau.* Thèse de Bordeaux 1900.

MICHAUT. — *Paul Bourget et la médecine.* Chronique médicale de Paris, 1900, pages 273-275.

CAUJOLE. — *La médecine et les médecins de Balzac.* Thèse de Lyon, 1900.

EIFER. — *L'art médical au Moyen-âge.* Chronique médicale, 1900.

SPALIKOSUSKI. — *Ronsard intime. Etude médico-littéraire.* Gaz. médicale du Centre. Tours 1900, pages 156-157.

HELME. — *Diderot médecin.* Médecine moderne, 1900, pages 50-53.

REGNAULT. — *L'Annonce médicale :* Presse médicale, février 1900.

BOYER. — *Contribution à l'étude de l'histoire de la médecine à l'époque de la Renaissance.* Thèse Paris, 1901.

GILBERT. — *Cœur et foie en littérature,* Chronique médicale, 1901, pages 199-200.

RAVON. — *Histoire de la médecine des Grecs.* Lyon médical, 1901, pages 183-185.

DE LAVARENNE. — *Les Avariés.* Revue médicale, août 1901.

LANDOUZY. — *Les Embrasés.* Presse médicale, octobre 1902.

MICHAUT. — *La tuberculose en 1857.* Chronique médicale 1902, pages 221-225.

DE LAVARENNE. — *Contre la syphilis.* Revue médicale, avril 1902.

GEYER. — *Le Théâtre d'Ibsen.* Thèse Paris, 1902.

MERLAUX-PONTY. — *Montaigne et les médecins.* Thèse Paris, 1903.

MARCEL BAUDOUIN. — *Médecine préhistorique.* Gazette médicale de Paris, 1903.

CABANÈS. — *La médecine dans l'histoire* : Chronique médicale, 1903.

EYMIN. — *Médecins et Philosophes du* VI^e^ *siècle avant notre ère jusqu'aux temps modernes.* Thèse Lyon. 1904.

BRUZON. — *La médecine et les religions.* Thèse Paris, 1904.

SAINT-AURENS. — *Le charlatanisme et l'exercice illégal de la médecine.* Thèse Paris, 1904.

Imprimerie des Facultés, A. MICHALON, 26, rue Monsieur-le-Prince, Paris